

Emmanuel Pinget

tulipe blues

louise bottu

Du même auteur

Épithaphes, Éditions Paulette, 2010

Avant de geler, Hélice Hélas Éditeur, 2014

Illustrations : Xavier Richard

Merci à Carlo Lagomarsino,
Martin Mégevand et Nicolas
Pache pour leur relecture et
leurs précieux apports au texte.

Je me réveille, je suis toujours dans la Peugeot. Comment j'ai pu m'endormir avec cette musique. Je regarde à gauche pour m'assurer qu'il y a bien quelqu'un au volant. Talmone a les traits un peu las.

– On est où ?

– On a raté le rendez-vous. Ils ont continué, on les retrouve plus loin.

Je souffre de constater que je suis toujours dans sa misérable 306. Et soudainement une odeur viciée me transperce le nez comme une épée putrescente. Sa bagnole renferme des délices qui se découvrent au compte-gouttes, décidément. Je n'ose pas imaginer l'origine de cette odeur, c'est pas judicieux si on doit rouler un moment. Je note juste qu'elle n'était pas là avant, je me serais pas assoupi. Talmone a dû faire quelque chose pendant mon sommeil. Il faut une intelligence supérieure pour comprendre cette odeur ; "nauséabonde" ne lui fait pas honneur.

– Talmone, c'est quoi cette odeur ?

– Quelle odeur ?

Dans le rétroviseur je cherche le type sur la banquette arrière. Il n'y est pas. Il est loin... A des années-lumière de ce samedi en Peugeot 306 Putréfaction. Mais moi j'y suis, dans la 306 P, en direction de quelque part sur l'A31.

Avec les senteurs, mélange de chat et de vin, de rave peut-être.

– On a rendez-vous à quelle heure, cette fois ?

– À 12 h 11.

– Pourquoi 12 h 11 ?

– Pour pas faire 12 h 12. Ça pourrait s'annuler.

– 12 h 12 ?

– Il y a beaucoup de choses que tu ignores, Perdic.

– Et on dort où ce soir ?

– Tu dors continuellement et tu t'inquiètes de ça ? Commençons par livrer la tulipe, ensuite on verra si c'est la nuit. Et la nuit de quel jour.

– On sera rentrés avant demain soir ? J'aime bien dormir à la maison, le dimanche.

L'horloge digitale affiche une heure qui n'existe pas. Impossible de dire si c'est avant ou après 12 h 12. A tout hasard, je le fais remarquer à Talmone.

– C'est quelle heure, ça ? C'est pas les bons chiffres, pour Nancy.

– On s'en fout, on y est plus. C'est à des kilomètres derrière, Nancy. On avance bien, on y sera avant 12 h 11.

– Avant ? Ce sera trop tôt, si le rendez-vous est à 12 h 11.

– Pas forcément, ça peut être très tard. Le tout, c'est qu'on y soit pas à 12 h 12.

J'allais proposer à Talmone qu'on dresse la liste des options qui fonctionnent encore dans sa bagnole, mais je me suis ravisé pour ne pas l'énerver plus avant.

Je prends conscience que mes yeux n'ont jusqu'ici pas quitté l'intérieur de la 306 P. Le long de l'autoroute... ressemble à un long d'autoroute, exactement à celui de l'A31 entre Nancy et Brègues-en-Ile. Sous une pluie fine. De l'herbe partout, cinq vaches il y a deux minutes qui brouaient devant une ruine Ikea. Un ruisseau dont la couleur n'apparaît pas dans le dictionnaire. Pas de quoi crier victoire. Et il ferait presque un peu froid : l'une des options qui fonctionnent encore dans sa Peugeot. Des mouchoirs qui se baladent dans l'habitacle, c'est vraiment dégueulasse. Je suis gagné par la sensation glaçante que désormais, j'habite ici. Que j'ai été puni. Un samedi.

Hier pourtant, j'ai bien travaillé. Et je m'étais rasé, ça faisait longtemps – le patron a noté. Suis arrivé au boulot une heure en retard, mais rasé d'extrêmement près pour renouer avec un look de gânant. De la boue sur les pantalons,

j'ai cadenassé mon vélo derrière l'entrepôt. Je prends la direction du vestiaire, mais au quai de chargement je tombe sur José. Il semble préoccupé.

– Salut José, ça va ?

– Non.

– Je suis en retard...

– Ça doit être l'omelette à Taubli. Elle ressemblait à rien.

– Encore ? J'aime pas les omelettes, moi.

– T'es en retard. Tu sais où est ton casier ?

– Pourquoi ?

– Va te changer ! On a trois tulipes, aujourd'hui.

Je file au "vestiaire". Un canapé vert, disons verdâtre, des gobelets avec du cidre, une table de billard, deux rangées de six casiers agrémentées d'un poster Volvo. Mon casier a été forcé. Mes affaires sont par terre.

– Qui a ouvert mon casier ? Il est où, Talmone ?

– À ta place je demanderais pas à Talmone, me dit Sandre.

– Pourquoi pas ?

– Comme ça. Allez, mets ton champ-couilles, faut pas traîner. On a trois tulipes aujourd'hui.

– Je croyais qu'on avait plus les teintes, pour les tulipes ?

– Eh bien on les a. Enfile ton champ-couilles.

Qui est le fumier qui a ouvert mon casier. Un cadenas comme ça, pour l'ouvrir il faut quelques rudiments de technique... Je suis sûr que c'est Talmone, tiens le paquet de pruneaux est encore là, je croyais l'avoir fini.

– Tu sais, j'ai entendu José à la cafétéria, poursuit Sandre.

– À la quoi ?

– La machine à café, avec les gobelets. Il tarissait pas d'éloges à ton sujet.

– C'est à dire ?

– Rien de spécial. Que t'étais un bon à rien, surtout. Quoique dans *bon à rien*, il y a *bon*. Donc *rien*, plutôt. Blardin lui a demandé "vraiment ?" et José "oui, c'est un crétin. Un tire-au-flanc doublé d'un crétin."

– Il a dit tout ça ?

– Même un peu plus, là je résume.

– Ah. Et c'était son maximum, à Blardin, en défense des collègues ?

Mon travail à l'atelier rembourrage consiste à rembourrer des coussins de différentes

couleurs. On produit des coussins géants et des tulipes géantes, chez Big & José. Puis on les teint, savamment, avant de les vendre. D'immenses coussins et tulipes, parmi les plus grands sur le marché. On ne sait pas à qui ils sont destinés, c'est secret. Aujourd'hui il y a trois tulipes, et le stock de couleurs a été renouvelé donc on va pouvoir travailler. Hourrah.

Je passe la porte de l'atelier, quelques gars dont Blardin tournent la tête vers moi. Comme hier. Mais hier j'étais presque à l'heure. On dirait qu'ils me confondent avec le dix millionième chômeur du pays. Ou qu'ils ne me voient pas, simplement. "Salut, je lance. Désolé, je me suis coupé en me rasant."

– Il y a trois tulipes aujourd'hui, m'annonce Blardin.

– Je sais !

– Pourquoi tu t'énerves ?

– Je m'énerve pas, mais je sais qu'on a trois tulipes ! Et je vois pas pourquoi il faut s'étonner, vu que c'était ce régime toute la semaine. Et celle d'avant ! Moi ça m'a étonné au début, je pensais qu'on avait fini l'encre, mais ça m'étonne plus. C'est un vendredi normal.

– Je disais pas ça pour t'étonner... Je disais ça comme ça, pour dire bonjour.

– Tu sais que la façon normale de dire bonjour, par ici, c'est "bonjour" ? Pas "il y a trois tulipes aujourd'hui" ? C'est plus simple à l'usage, il suffisait d'y penser.

– Mais...

– T'aimes pas les trucs qui font sens, non ?

– "Faire sens", ça commence par arriver à l'heure à son travail. Pour qu'on puisse appeler ça un "travail", justement. Sinon c'est autre chose, du tourisme industriel par exemple. Il est sale, ton champ-couilles, tu le donnes jamais à Poulgre ?

– Une fois par semaine, c'est la bonne fréquence. Pas comme Bulle : il le lave tous les soirs comme un costume d'ambassadeur.

– En tout cas, nous notre champ-couilles, on est plus souvent dedans que toi.

Pénible, une journée entière chez Big & José. Même en déduisant le retard. On est soumis à une pression qui se décline sous des formes sournoises et variées. "Chez Big & José. Ça *big* et ça *Jose*", dit le slogan. Ils ont mandaté une agence de publicité qui l'a pondu en moins de 24 heures. Mais ce qu'il veut dire, et à qui il s'adresse... Il faudrait leur demander.

– Mets tes gants, on va à l'ouate. On a un 80 fuchsia, faut le finir.

– On bosse avec qui ?

– Ramon et Talmone. Mais Talmone on l'a pas vu, et Ramon a pissé dans son champ-couilles et il s'est endormi.

– D'accord. En gros, il y a toi et moi ?

Je vais faire des grosses boules, ça ira plus vite. On remplit le coussin de grosses balles de coton fabriquées par nos soins. Pas des machines, des mains humaines. Qui font le moelleux, la souplesse du coussin géant *Big & José*. Il a la douceur et la résistance du fil d'araignée – on le sait dès le premier jour, c'est dans le test marketing. Le deuxième jour on apprend les teintures, traiter le tissu, définir le point. Frayer dans l'ouate avec son champ-couilles. Et le troisième jour on n'apprend plus rien. Juste le maniement du transpalette, ou comment contourner certaines règles d'hygiène. Le savoir-faire de la maison *Big & José* infusé sur quatre générations.

– Elle vient, cette balle ?

– Du calme.

Pourquoi ça s'appelle un champ-couilles, en fait. C'est pour ça qu'il n'y a pas de femmes dans l'équipe...

– A ce train-là, on finit pas cette semaine.

Qu'est-ce qu'il peut être chiant, Blardin. Même les livreurs le disent. Mais l'information ne veut pas commuter vers son cerveau. Il faut donc le laisser parler. Toute la journée, les pauses, les apéros.

En rentrant à la maison, j'ai pensé à Rita. Comme tous les jours depuis bientôt trois ans. Je me suis arrêté au Tonneau pour boire un verre et consulter ma cirrhose. Essayer d'y voir plus clair. Non, je suis passé au Tonneau pour voir Rita et boire une dizaine de verres. Je ne conduis plus, ça aide pour picoler. Donc je bois une douzaine de godets, voire un peu plus si j'ai soif. Ça fait beaucoup, mais la vie n'est pas facile. Surtout avec le sourire de Rita, à qui je répète que normalement, je bois moins. Elle dit c'est quand, normalement ?

Je commande une autre vodka. Et allume une cigarette. Je bois mes boissons, c'est fait pour ça sinon ça s'appellerait autrement. Ça saigne un peu dans la tête, mais le problème n'est pas la quantité de vodka ; c'est Rita.

Elle est austère. Sait-elle que ce matin, au réveil, elle n'était pas là. Qu'elle était partout dans ma nuit, mais qu'au réveil... J'avale un autre verre. Mon regard slalome sur ses courbes et plonge au fond du verre. Et déjà besoin d'aller aux toilettes. D'un pas mal assuré je traverse le saloon, puis manque la marche, comme toujours. Merde.

Me retrouve devant chez moi. Aucune idée comment je... comment mon vélo a compris où je l'emmenais. Mais j'ai pas vomi, je crois. Je vais frapper chez le voisin.

– *Toc toc*. Vous avez de la vodka ? C'est Pedric.

– Qui ?

– Pedric, le voisin. On se fait un petit shot ?

– Vous faites erreur. C'est deux portes plus loin, chez vous.

Salauds de voisins. Tous les mêmes, ils n'assument pas. On est dans un HLM ! Et la solidarité de classe ? Socio-darwinistes ! Je tape à ma porte, personne. Je tape encore une fois et me mets à vomir – sur mon paillason d'abord, mais j'arrive à me reprendre, je tire le fil et pose les derniers décilitres sur celui du voisin. Le pauvre ; j'aurais dû manger quelque chose, je tiens à peine debout. Comment

insérer cette satanée clef dans cette putain de serrure.

Au réveil, Rita n'est pas là. Evidemment. Il fait froid, la fenêtre est restée ouverte. Elle me berçait d'une voix alanguie... On était dans un bunker, je crois, et tu chantais.

Je me fais couler un bain et un café. Sans peur ni reproches. Samedi, 9 heures, autant profiter de ce matin clément. La cafetière approuve sans tarder d'un expresso calcaire. Je prends une clope et m'assieds. Je la regarde tourbeux, comme si elle était un prolongement de mon être. Je la laisse se consumer quelques secondes tranquillement.

Première bouffée plutôt fraîche. Le nuage qui entre, nicotine et caféine m'investissent en toute confiance. M'arrachent à une nuit qui ne veut pas me lâcher. *Drriiiiiiiiing*. Le téléphone. Surréaliste, des mois qu'il ne sonnait plus. Qui ça peut être. Depuis des mois c'était personne, pourquoi maintenant ce serait quelqu'un. *Drriiiiiiiiing*. C'est peut-être plein de gens en même temps.

Drriiiiiiiiing ! Aucune envie de leur parler.
Drriiiiiiiiing !!

Je décroche, d'un *allo* par trop énervé.

– On t'a connu plus chaleureux, Perdic.

– Talmone ?

– On a une livraison. Importante, d'après José. J'ai demandé importante comment, il a dit "comme ton avenir".

– C'est toi qui as forcé mon casier ?

– Non pourquoi ? On a une livraison, dépêche-toi ! Un camion nous attend à l'entrepôt.

– Vraiment ? Pourquoi moi ?

– Va savoir. Pour compenser tes retards ? Allez, bois ton café et pédale.

Talmone qui appelle un samedi matin, pour dire ça. Cette fin de semaine débute très mal. On livrerait à qui ? José doit vouloir rigoler, on est en train de se tromper de week-end.

Regarde au jardin : la grisaille, les arbres indolents. L'immeuble indélébile.

Je fais un tour à la salle de bain, la baignoire est pleine, elle déborde presque. J'observe quelques secondes le miroir – je devrais l'inculper. Puis je retourne au salon. Je cherche un samedi normal, sans livraison, ni rien.



Big & José. "Ça *big* et ça *Jose*", en jaune et rose sur les vitres du bureau. L'usine est fermée, l'entrepôt aussi. Une voiture tourne au loin, crissant des quatre pneus, elle fonce dans ma direction. Je m'écarte de sa trajectoire tandis qu'elle accélère de plus belle.

Talmone immobilise sa bagnole après un long dérapage. Il sourit.

– Tu montes, chéri ?

Visiblement ça ne l'ennuie pas de travailler le samedi.

– Je croyais qu'on aurait un camion ?

– Changement de programme, Sandre et Bardin sont déjà partis. José propose qu'on fasse un tournus, il dit que c'est très, très loin.

– On livre à qui ?

– On a pas le nom. On livre une tulipe bleue. On retrouve Sandre et Bardin sur l'A31 pour récupérer le camion.

– Et il compte en programmer tous les week-ends, des tulipes ?

– Je sais pas. Mais on peut pas foirer, il a dit.

En m'asseyant devant, je me suis demandé si je n'aurais pas mieux fait de m'asseoir derrière. Il faut s'installer bien confortablement entre les taches de café, de

yoghourt, les miettes et les cotons-tiges... Je me suis donc assis entre ces précipices. La musique ne m'a pas remercié. Talmone, les collègues le savent, a un goût indéfinissable. Ce n'est pas qu'il n'a pas de goût, mais en sa présence le mot disparaît. Talmone n'a jamais goûté. Il s'en fout. Quand la musique est vomie par la sono, on peut défaillir. Ça a jeté mes membres dans un méchant spasme, je me suis cogné un genou contre la boîte à gants qui s'est ouverte et des canettes de bière me sont tombées dessus.

– Elle est immonde, ta bagnole. On doit rouler avec cette musique ?

– T'aimes pas la béton-tanz ?

– Non. J'ai arrêté d'aimer, disons. On prend ma voiture ?

– Exclu, on est en retard. On doit y être à 10 h 30 précises.

– Et on fait quoi de la bagnole quand on récupère le camion ?

– Ils la ramènent. José m'a promis.

– Qui "ils" ?

– Sandre et Blardin.

– Il les a prévenus qu'il faut s'asseoir entre les taches de yoghurt et les cotons-tiges ?

– Exagère pas, je sais que c'est pas tout propre, mais bon.

Bien sûr. Dans le rétroviseur, je me vois sourire, assis sur la banquette arrière. Je sursaute, un papier de kebab tombe de la boîte à gants.

– Quoi ?

– Rien. J'ai cru... C'est pas tout propre, non. J'en déduis qu'on peut fumer ?

– On doit fumer. C'est bien, la béton-tanz, t'aimes pas ?

J'allume une cigarette, en prenant l'air pensif qui va avec. Pas soucieux, juste abstrait. Comment j'ai atterri dans cette voiture, dans ce samedi, entre les taches et les miettes d'une Peugeot d'avril. Dans cette ville. Pourquoi je me suis géographiquement décidé pour Nancy.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Rien. Nancy.

Dans sa voiture, la 306 qu'il a rachetée à Rossi, Talmone est concentré sur la route. Tant mieux. A Nancy, on se concentre sur la route.

– Ecoute la musique, détends-toi.

On livre une tulipe bleue, un samedi. Mais je n'ai jamais entendu parler de livraisons.

De mémoire de Big & José, la marchandise se prend à quai. Toujours à fleur de quai. Possible que ce soit un gros coup... Un client important. Et la transaction doit se faire très, très loin... ce qui veut peut-être dire après samedi. Merde. Je décide de me taire. Sur la banquette arrière, mon reflet apparaît à nouveau, semblant dire "Mets-y un peu du tien ! Si tu en as." Du quoi ? Il s'est volatilisé. Je crois qu'il m'a fait un clin d'œil.

– Elle fait mal, ta musique, Talmone.

Je me réveille, je suis toujours dans la Peugeot. Comment j'ai pu m'endormir avec cette musique. Je regarde à gauche pour m'assurer qu'il y a bien quelqu'un au volant. Talmone a les traits un peu las.

– On est où ?

– On a raté le rendez-vous. Ils ont continué, on les retrouve plus loin.

Je souffre de constater que je suis toujours dans sa misérable 306. Et soudainement une odeur viciée me transperce le nez comme une épée putrescente. Sa bagnole renferme des délices qui se découvrent au compte-gouttes, décidément. Je n'ose pas imaginer l'origine de cette odeur, c'est pas judicieux si on doit rouler

un moment. Je note juste qu'elle n'était pas là avant, je me serais pas assoupi. Talmone a dû faire quelque chose pendant mon sommeil. Il faut une intelligence supérieure pour comprendre cette odeur ; "nauséabonde" ne lui fait pas honneur.

– Talmone, c'est quoi cette odeur ?

– Quelle odeur ?

Dans le rétroviseur je cherche le type sur la banquette arrière. Il n'y est pas. Il est loin... À des années-lumière de ce samedi en Peugeot 306 Putréfaction. Mais moi j'y suis, dans la 306 P, en direction de quelque part sur l'A31. Avec les senteurs, mélange de chat et de vin, de rave peut-être.

– On a rendez-vous à quelle heure, cette fois ?

– A 12 h 11.

– Pourquoi 12 h 11 ?

– Pour pas faire 12 h 12. Ça pourrait s'annuler.

– 12 h 12 ?

– Il y a beaucoup de choses que tu ignores, Perdic.

– Et on dort où ce soir ?